

Cassandre
Horschamp

l'art
principe
actif

Cassandre 71

automne
2007

Allier le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté (Gramsci)

Où l'art se fera-t-il ?

Nouvelles stratégies pour temps difficiles

Victor Hugo
Nicolas Klotz/Élisabeth Perceval
Patrick Lafani/Étienne Desjonquères
Olivier Neveux
Jacques Rancière
Bernard Stiegler

www.horschamp.org



9 771268 047717

8 €

775
US \$ 9 - CAN \$ 30
TRIMESTRIEL

Chronique d'une capture

CELINE DELAVAU

En 2004, l'exposition « Ecriture en délire » à la Collection de l'art brut de Lausanne présentait des œuvres manuscrites produites par des patients d'hôpitaux psychiatriques, des adeptes du spiritisme et autres isolés marginalisés. La pièce majeure, la plus tragique et la plus émouvante était un plancher gravé : le *Plancher de Jeannot*. Elle se trouve aujourd'hui morcelée, encastrée dans des panneaux d'acier installés sur le trottoir devant l'hôpital Sainte-Anne à Paris. Un parcours qui soulève d'inquiétantes questions.

Ce *Plancher de Jeannot*, nous l'avions découvert dans le contexte des « écrits bruts » – une notion inventée par Jean Dubuffet, versant littéraire de l'« art brut ». Cette œuvre est avant tout un texte, gravé en lettres capitales poinçonnées sur un support monumental (quinze mètres carrés) : « LA RELIGION A INVENTE DES MACHINES A COMMANDER LE CERVEAU DES GENS ET BETES [...] » Ainsi commence ce long poème manifeste qui dénonce avec virulence l'Église, les papes, Hitler, la guerre... Un poème, car la pratique écrite est nécessaire : « Écrire à la folie. Absolument. Parce qu'il le faut. » Un poème, car la syntaxe et l'orthographe sont traitées avec une liberté enragée, les inventions verbales prolifèrent et perturbent la fonction communicative du langage. Un poème-objet, œuvre hybride, qui subvertit les catégories et les genres. Un poème dont l'écriture implique le corps entier – ce plancher de chêne laisse deviner un travail au corps à corps – destiné à être proféré, renouant avec la force de l'oralité. Au cœur d'une bibliothèque « brute », nous pouvions appréhender l'œuvre unique de cet « artiste sans le savoir ».

Objet de fait divers et œuvre d'art

Cette œuvre hors du commun répond au destin tragique d'un « homme du commun » en rupture psychologique. Depuis l'installation du *Plancher de Jeannot* aux portes de l'hôpital de Sainte-Anne en juillet 2007, on a pu lire dans la presse l'histoire de Jeannot sous la forme délectable d'un fait divers. Digne, il est vrai, d'un scénario de Chabrol.

En 1959, Jeannot, jeune paysan du Béarn, s'enrôle pour l'Algérie. Il est âgé de 20 ans. À son retour, son père s'est suicidé. Jeannot reprend la ferme avec sa mère et sa sœur. Mais, peu à peu, la petite cellule familiale s'isole du monde, abandonne les cultures, chasse les visiteurs à coups de fusil. En 1971, la mère meurt. Jeannot et sa sœur l'enterrent dans la maison, sous l'escalier. Jeannot s'enferme dans sa chambre pendant plusieurs mois, grave un texte sur le plancher, non loin de la « tombe » maternelle, et se laisse mourir de faim. Il a 33 ans.

Lors de la vente de la ferme, une antiquaire repère ce plancher sculpté. Guy Roux, psychiatre, en fait l'acquisition en 1993, avant de le revendre en 2002 au laboratoire pharmaceutique Bristol-Myers Squibb. Dans le texte qu'il écrit sur le *Plancher de Jeannot* (édité par BMS), le docteur Roux analyse le « cas Jeannot » avec une application scolaire, mais ne dit rien des motivations qui l'ont conduit à vendre l'objet à une entreprise de médicaments... S'il considérait ce plancher gravé comme une « œuvre singulière » comme il le dit, pourquoi ne pas avoir favorisé son exposition en le cédant à une structure adéquate, muséale ou non ? La Collection de l'art brut de Lausanne, celle du musée d'Art moderne de Villeneuve d'Ascq, auraient sans aucun doute été acquéreurs.

Le symptôme du mécénat

En 2004, le laboratoire BMS a prêté le *Plancher* pour une exposition à la Collection de l'art brut de Lausanne, puis à la Halle Saint-Pierre à Paris. Nous n'avions alors pas repéré le logo du propriétaire...



REQUISITOIRE-LE PLANCHER DE JEAN, SÉRIE PHOTOGRAPHIQUE DE MARTIN D'ORGEVAL

Mais en 2005, lorsqu'il a été exposé à la Bibliothèque nationale de France à l'occasion des Journées du patrimoine, impossible de ne pas voir la grille du mécène. La notice mise en ligne sur le site de la BNF est édifiante : « *Mécène de la Bibliothèque nationale de France, Bristol-Myers Squibb confirme son engagement en psychiatrie en y exposant le Plancher de Jeannot. Consacré œuvre d'art brut, le Plancher de Jeannot représente le manifeste posthume d'un jeune homme vraisemblablement schizophrène qui, à la mort de sa mère, grave ses hallucinations et son délire dans le plancher de sa chambre.* » Voilà qui répond à nos naïves questions ! Acquérir un objet unique, réalisé par un jeune inconnu défunt, légitimer l'objet en le prêtant à la Collection de l'art brut – qui, en l'exposant, en fait une œuvre – et, enfin, présenter l'œuvre comme un symptôme dans un lieu d'exposition « acquis ». Il aurait été dommage d'en rester là, puisque, au pays du mécénat, tout est possible.

Après avoir exposé l'œuvre dans le hall de ses locaux à Rueil-Malmaison, BMS vient d'en faire don à l'hôpital psychiatrique de Sainte-Anne. Une œuvre d'art à l'entrée d'un hôpital, pourquoi pas ? D'autant que Sainte-Anne est l'une des rares institutions psychiatriques qui, dès les années cinquante, a montré une attention particulière aux productions plastiques de ses patients. Le Centre d'étude de l'expression, qui poursuit depuis 1969 un travail de conservation et de recherche, a mis en place des ateliers et un petit musée.

Malheureusement, face à ces trois morceaux de bois encadrés dans des panneaux d'affichage, le passant de la rue Cabanis mérite d'être prévenu. Pour citer la rédactrice du blog *Animula vagula*¹ : « Inutile de ralentir, ce n'est pas un radar, d'espérer vous chauffer avec, ce n'est pas un panneau solaire ! » Et si le curieux s'approche, il ne verra que

sa propre image dans le verre (très) réfléchissant qui (nous) protège (de) l'œuvre. Cette maladroite installation serait provisoire ; en 2010, le *Plancher* devrait être mis en place de façon définitive à l'entrée principale de l'hôpital... reconstitué et à l'horizontale, espérons-le !

Mais cet argument ne suffit pas à estomper les inquiétudes que soulèvent les textes (estampillés BMS) qui encadrent l'œuvre : un éloge des neuroleptiques y est sous-entendu. Le pauvre Jeannot, qui n'a jamais fréquenté d'institution psychiatrique, fait l'objet d'un diagnostic post-mortem... Le *Plancher de Jeannot* devient un symptôme exemplaire, il « témoigne de la gravité que les maladies [mentales] peuvent revêtir faute de soins adaptés ». Sainte-Anne y manifeste aussi sa « volonté de favoriser les initiatives culturelles à l'hôpital ». Mais, si nous ne défendons certes pas une approche esthétique de l'œuvre – qui en oublierait la part souffrante, délirante et rebelle –, nous nous rallions sans hésiter à la position du psychanalyste Bertrand Ogilvie, qui dénonce l'ambiguïté du cartel, « véritable affiche publicitaire du laboratoire mécène² ». ▲

1 C'est ainsi que Lucienne Peiry, conservatrice de la Collection de l'art brut, évoquait la pratique des auteurs bruts lors de notre entretien en mars 2004. Cf. « Écrire à la folie », *Cassandre*, n° 57, avril 2004. Repris dans *10 ans d'action artistique avec la revue Cassandre*, Paris, Éditions de l'Amandier/Cassandre-Horschamp, 2006, p. 178-179.

2 Blog consacré aux « rives et dérives de l'art brut » - <http://animulavagula.hautefort.com>

3 Cité par Emmanuel de Roux, *Le Monde*, 21 juillet 2007.

Hôpital Sainte-Anne – 7, rue Cabanis – 75014 Paris

« Réquisitoire – Le Plancher de Jean », exposition de photographies de Martin d'Orgeval, du 10 octobre 2007 au 6 janvier 2008

Maison européenne de la photographie
57, rue de Fourcy – 75004 Paris